

The background is a dark, textured surface, possibly a window pane, covered with numerous small, clear water droplets. Behind the glass, there are out-of-focus, colorful bokeh lights in shades of blue, cyan, orange, and red, creating a dreamy, ethereal atmosphere. The text is overlaid on the lower portion of this image.

BERTRAND DRÉCOURT
RÉSURGENCE

Bertrand Drécourt

Résurgence

© Bertrand Drécourt, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3695-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci à mes relecteurs Fred, Evelyne, Brigitte, Baptiste et Line.

Merci à Anne pour son soutien et ses encouragements tout au long de l'écriture de ce livre.

1

Un courant d'air humide s'insinue dans le hall de l'immeuble, invitant dans son sillage la rumeur diffuse de la rue. Neopolis me saute au visage, avec sa bruine chronique, ses néons verts et rouges, ses gens pressés, apeurés. Un dernier coup d'œil derrière moi. Le hall est vide. C'est une vieille bicoque, avec un style suranné bien à elle. Le carrelage blanc et noir sur le sol. Les boîtes aux lettres rouillées, ouvertes ou défoncées, désormais inutiles. Comme des dizaines d'immeubles de ce quartier, celui-ci est resté debout malgré son état de délabrement. Les lignes de la Toile se sont accrochées tant bien que mal le long des façades, ainsi que des mètres et des mètres de tuyauterie enchevêtrée, s'enfonçant dans le sol jusque dans les tréfonds de la ville. Je ne suis pas certain de savoir exactement à quoi sert tout ce merdier. En fait, je suis persuadé que la plupart de ces canalisations ne sont plus en état de fonctionner. Ils en ont rajouté par-dessus. C'est un peu comme ça pour tout, dans le coin. La crasse sous le tapis. Pas comme aux environs de la Technopole et des quartiers friqués.

Désert, silencieux dedans. Grouillant et puant dehors.

Un petit effort, et la lourde porte en bois se referme dans un grincement rauque. Sans surprise, la rue est froide et inhospitalière. Le Souterrain ne vient pas jusqu'ici, il faut marcher une bonne demi-heure. Je jette un coup d'œil vers le haut. La voir me rassure, elle m'est familière. Mais ce soir, pas moyen. Les façades grouillant de tuyaux et de câbles se perdent dans la pénombre au fil de leur ascension vers le ciel. L'éclairage public a encore été coupé ce soir, et la mosaïque, visible habituellement à une quinzaine de mètres du sol sur la façade de l'immeuble d'en face, reste tapie dans l'ombre. Peut-être ce que j'aurais dû faire, moi aussi.

Je croise un groupe de jeunes gars, au coin d'une rue. L'un d'entre eux me jette un regard vide. Mes yeux glissent jusqu'au terrain vague, juste derrière eux. Je passe à leur hauteur, en distinguant à peine ce qu'ils disent dans le brouhaha

ambiant. Un feu a été allumé dans un bidon, au milieu du terrain, et une dizaine de types tente péniblement de se réchauffer autour. Ils jouent des coudes, haussent la voix. Je passe le coin de la rue, et m'engouffre dans la M10, en direction du 174ème bloc et de la première station de Souterrain vers le centre.

On est encore trop loin de l'Intrapole pour que les SWATs s'aventurent par ici, et le X11 est pour ainsi dire en vente libre. Les gars me connaissent, ils ne m'accostent pas. De grosses et luxueuses bagnoles s'arrêtent régulièrement le long du trottoir, immédiatement encerclées par des grappes de gueulards prêts à tout pour emporter le morceau. Puis, le gars dans la voiture se décide pour l'un d'entre eux. L'essaim se dissipe alors, prêt à bondir sur une autre proie.

On met un certain temps à s'habituer au spectacle de ces ombres aux yeux exorbités et aux rictus figés, courant en tous sens au moindre coup de frein. La plupart d'entre eux sont sous effet en permanence. Selon son mode de fabrication et les précautions prises lors de la synthèse, le X11 peut provoquer une très large palette d'effets, ce qui explique que les gros clients exigent parfois du revendeur qu'il prenne une dose partielle devant leurs yeux. Une fois, j'ai vu l'un d'entre eux faire un mauvais trip après avoir avalé un demi-cachet, qui n'était apparemment pas le premier de la journée. Il hurlait, se débattait, se roulait sur le sol en s'arrachant les cheveux à pleines poignées. Quatre types l'ont maîtrisé, et emmené. Je ne l'ai plus jamais revu.

Derrière moi, une voiture s'arrête. Puis les pas empressés, claquant sur le bitume, et les voix suraigües, les insultes. Je me retourne brièvement, le temps d'apercevoir les sourires inhumains, les yeux fous. Encore quelques minutes, et je pénétrerai dans dernier bloc de la ceinture extérieure.

La B16 commence à mes pieds, je sens l'odeur de bouffe jusqu'ici. Des échoppes en enfilade à perte de vue, le brouhaha, la foule, les lumières de toutes les couleurs. La viande, le poisson cuisent dans la rue, les senteurs se répandent jusque dans les moindres recoins. Les revendeurs de X11 sont plus rares et prudents par ici, la clientèle est bien différente. Beaucoup d'étudiants en mal de sensations, venus en Souterrain depuis le cœur de la Technopole pour s'enivrer

d'interdit. La traversée de la B16 n'est pas facile ce soir, je mets une bonne demi-heure à me frayer un chemin au milieu de la foule. Bah, de toutes façons Damian est toujours en retard, et moi, toujours en avance... Le temps de m'en jeter quelques-uns, j'ai toujours l'esprit plus clair avec quelques ballons dans le ventre.

Ça y est, j'y suis. Le Grand Boulevard, la circulation. Et de l'autre côté, la muraille Ouest, masse titanesque jetant son ombre malsaine sur la basse ville. Je prends le pont transversal et me fraie un chemin dans la foule, au-dessus des voitures, jusqu'à l'autre côté. Mon regard glisse vers le bas. Le flot ininterrompu de véhicules s'étend à perte de vue, progresse péniblement, centimètre par centimètre. Des insultes, des coups de klaxon, un choc accompagné d'un bruit de verre brisé. Je les contemple du haut de mon perchoir, étranges créatures rampantes asphyxiées dans un nuage de poussière noire. Un coup d'œil droit devant moi : la brume chronique laisse apparaître quelques lueurs, noyées dans la masse du haut rempart. Des postes de surveillance, perchés à plusieurs dizaines de mètres en hauteur. Des judas, permettant à ceux qui se trouvent de l'autre côté du mur de mieux surveiller la racaille des bas-quartiers, et de lâcher leurs chiens dès qu'ils le jugent nécessaire.

Encore une trentaine de mètres, porté par le flot humain, et me voici arrivé de l'autre côté de la passerelle, à l'entrée du Souterrain, antichambre de Neopolis, sas de décontamination entre les faubourgs et le centre-ville. Une faction de SWATs, armure en Kevlar noire, M-65 en bandoulière, est postée juste devant la rangée de composteurs. Histoire de faire comprendre qu'il n'est pas trop tard pour faire demi-tour. Je glisse ma carte magnétique dans la borne, le "ding" caractéristique retentit à l'ouverture des portes transparentes. Le ton monte brusquement juste derrière moi. Un bref regard, le temps d'apercevoir deux SWATs raccompagnant un homme en haillons, le visage crispé, visiblement sous X11, vers la sortie. Un flot d'injures ininterrompu, à la limite du compréhensible, s'écoule de sa bouche, contrastant violemment avec la parodie de sourire ornant son visage. Les deux flics se fraient un chemin dans la foule, franchissent la porte du Souterrain, et disparaissent à l'extérieur. Les injures cessent peu à peu, diluées dans le vacarme ambiant.

Je m'engage dans l'unique et monumental couloir, en direction du quai, imitant les centaines de personnes à l'air pressé, tout autour de moi. Une seule ligne arrive dans cette partie de Neopolis, et c'est là son terminus, l'arrêt "Basse-Ville". Tout autour de moi, le pullulement de grandes affiches publicitaires me confirme, si besoin était, mon passage imminent dans l'Intrapole, là où les mots "pouvoir d'achat" signifient quelque chose. Les lampes au néon, fixées tout le long du plafond voûté, donnent à la foule l'aspect d'une légion fantomatique.

Comme je m'y attendais, le quai est déjà complètement saturé. Un homme aide une jeune femme, tombée sur la voie, à remonter. Il doit s'y reprendre à plusieurs fois, manque de tomber lui aussi, puis finit par hisser la fille sur le quai. Si le Souterrain n'arrive pas très vite, ce sont des dizaines de personnes, poussées par la foule, qui vont se retrouver sur les rails. Les regards se tournent vers la gauche, à l'unisson, au grincement caractéristique signalant l'arrivée de la rame. Les wagons passent au ralenti, un par un, puis s'immobilisent. Les portes s'ouvrent enfin, et la bousculade redouble. Je pénètre difficilement dans le wagon, jouant des coudes, compressé, malmené, balloté comme une minuscule barque sur une mer déchaînée, tâchant de penser à autre chose. La sonnerie de fermeture des portes retentit, vaporisant le peu de courtoisie qui subsistait dans la cohue. Ceux qui restaient encore sur le quai s'engouffrent dans les wagons, luttant, poussant, bousculant, comme si leur vie en dépendait. Les portes se ferment enfin, coinçant un sac ici, une manche là.

La température à l'intérieur est littéralement suffocante. Inutile de m'accrocher aux poignées rendues poisseuses par les millions de mains qui s'y sont accrochées : compressé, enchâssé dans la foule, aucun risque de tomber...

Les stations se succèdent, mais ne se ressemblent pas. Après "Basse-Ville", son fourmillement et ses murs décrépits, les arrêts suivants révèlent furtivement des quais à la propreté chirurgicale, des bornes d'accès à la Toile, bardées de décorations tape-à-l'œil... et de plus en plus de SWATs, patrouillant dans toutes les stations, diaphragmes armés entre l'Intrapole et ses visiteurs nocturnes, indésirables.

Les gens descendent et montent au compte-goutte, jusqu'à l'arrêt "ZCP1". La Zone Commerciale Principale, au cœur de la Technopole, sorte de "ville dans la ville" où l'on peut trouver tout et n'importe quoi, du fruit de synthèse au canon à plasma. Le tout est de savoir chercher. La rame s'immobilise. Au premier coup d'œil à travers les fenêtres, le quai saturé de couleurs vives agresse le regard. Celui des personnes autour de moi, avide, impatient, guette l'ouverture des portes. Le mécanisme se déclenche enfin, et la cohue reprend de plus belle. L'enfilade de wagons vomit un flot ininterrompu de passagers durant quelques secondes, puis la sonnerie retentit à nouveau. Les portes se referment. Le silence.

Je ne suis pas complètement seul au redémarrage du Souterrain. Il y a une dizaine de personnes avec moi dans le wagon, le regard désespérément vide. À n'en pas douter, la plupart descendront en même temps que moi...

L'arrêt "ZCP2" arrive enfin. Je descends de la rame, un peu sonné. Le quai est quasiment désert, mis à part mes compagnons de voyage à l'air hagard, et les quelques habituels policiers en faction.

La zone commerciale s'étend sur 5 niveaux, sous la terre. Une fourmilière gigantesque, qui ignore le jour et la nuit et fonctionne sans interruption. Guidé par le panneau "Sortie Hall 1", je m'engage dans un large couloir bardé d'affiches animées identiques, vantant les mérites du Golfe du Honduras, en opposition aux plages polluées et surpeuplées des Caraïbes Mexicaines.

Encore quelques pas, et je débouche dans une grande salle circulaire au plafond en dôme : le hall principal de la station, au niveau -2 de la Zone Commerciale. Encore plus de panneaux publicitaires, plus grands, plus colorés. Un easy-listening doux berce la foule, ordonnée, docile, sourire jusqu'aux oreilles, qui transite par cet endroit. À ma droite, les guichets automatiques de la compagnie du Souterrain et leurs agents holographiques, toujours courtois, toujours dévoués. Des files d'attente. Des rangées d'ascenseurs, aux portes métalliques imposantes, chacune affublée d'un panneau indicateur. "Niveau -3, place de la Nation, UltraMart, Restauration, Commerces", "Niveau -4, place William Nordstrom, CityPark, Commerces", "Niveau -1, Parc Arboré Principal,

Sortie". Celui-là, c'est le mien. Les portes s'ouvrent enfin, j'entre dans la grande boîte métallique, en compagnie d'une centaine de personnes à l'air béat. Au bout de quelques minutes, me voici au milieu du gigantesque parc artificiel occupant tout le niveau -1. Des arbres à perte de vue, de petits cours d'eau, des larges chemins dallés, des gazouillis d'oiseaux cristallins distillés par le réseau de haut-parleurs du parc. Le plafond, haut d'une dizaine de mètres, parvient presque à se faire oublier : l'illusion fonctionne, si l'on en juge par les expressions des couples assis sur les bancs, des familles flânant là pour retarder le difficile retour à la réalité. Suivant distraitemment les panneaux indicateurs disséminés un peu partout, je parviens enfin à l'entrée du parc, donnant sur un grand hall surpeuplé, et une nouvelle série d'ascenseurs.

"Place 33", voilà, c'est celui-là.

Quelques secondes de montée, et le "ding" feutré retentit. À l'ouverture des portes, le vent froid s'engouffre dans l'habitable, accompagné d'un brouhaha sourd. Le piétinement continu, les conversations de la foule en perpétuel mouvement sur l'esplanade.

Autour de la place monumentale, les immeubles de métal et de verre grimpent inexorablement vers le ciel nocturne, à perte de vue, titanesques masses sombres et menaçantes reliées entre elles par les milliers de rubans transparents et lumineux de l'IntraVoie. Après une marche interminable le long de la place, je m'engage dans une rue commerçante, où la foule compacte mais disciplinée déambule paisiblement. Encore quelques centaines de mètres, et me voici enfin devant l'entrée du bar. Encore un de ces trucs pseudo-branchés qu'affectionne tout particulièrement Damian : ambiance chirurgicale, murs lumineux, néons, écrans, pop italienne des années 80... Un vrai bonheur.

Un bref regard à l'intérieur du bar... Damian, fidèle à son habitude, sera en retard. Je m'installe un peu en retrait, au fond de la salle, à une petite table encerclée de fauteuils rouge sombre. Quelques verres feront sans doute passer le temps un peu plus vite...